

Sous la direction de JEAN GARRABÉ

Philippe Pinel



COLLECTION
LES EMPÊCHEURS DE PENSER EN ROND

Pinel et son geste ou l'autre chaîne des désirs*

*Pierre Sabourin***

Si le mythe de Philippe Pinel libérant les aliénés de leurs chaînes de bagnards est encore vivant aujourd'hui, c'est bien qu'il participe du grand mouvement de pensée libertaire du XVIII^e siècle (Rousseau et les notions de contrat social, reprises après la Révolution par Fourier et ses idées généreuses et utopiques de phalanstère associatif, communautaire et idéaliste tendant vers une harmonie universelle).

Dès 89, l'Abbé Grégoire propose la suppression des privilèges de l'Église, la reconnaissance des droits des Juifs et l'abolition de l'esclavage. On connaît la suite que l'histoire a donnée à cette illusion que les hommes puissent « naître libres et égaux en droit » (et cet article de la Déclaration a d'ailleurs été supprimé en 1795 pour permettre le suffrage non-universel... éliminant les femmes), mais cette vision du monde dure encore comme limite à notre notion d'humanité, comme elle se retrouve dans la récente Convention des Nations Unies relative aux Droits de l'enfance du 26 janvier 1990...

C'est en 1802 (... « ce siècle avait deux ans [...] déjà Napoléon perçait sous Bonaparte », Bolivar est à Paris), que le ministre de l'Intérieur Chaptal (ami de Pinel), décide d'envoyer les aliénés dans des lieux d'exclusion spécifiques ; il s'agit là de transfert à but humanitaire et de renfermement ailleurs qu'en prison ; ce n'est pas un projet thérapeutique.

L'exclusion est institutionnalisée mais l'aliéné est par là même différencié du délinquant ; c'est nouveau, c'est révolutionnaire.

Esquirol l'élève de Pinel, successeur du surveillant Pussin à la Salpêtrière, va très vite, dès la mise en place de l'administration de l'Empire, inventer un nouveau système de contention du malade agité ; ce n'est plus une chaîne de métal fixée au mur

* Conférence prononcée en hommage à Ph. Pinel, le 13 septembre 1993 à l'Université Nationale de Colombie à Bogota, à l'initiative du Département de Psychiatrie et du service Culturel de l'ambassade de France.

** 4, Villa des Boërs, 75019 Paris.

pour maintenir le corps au niveau de la ceinture, ce ne sont plus des menottes de fer, mais un bracelet de tissu attaché aux barreaux du lit. Je l'ai encore vu utilisé ; ça s'appelle toujours « les bracelets d'Esquirol ».

Et comme on sait, la célèbre camisole de force, en tissu avant d'être camisole chimique, a eu des heures de gloire pour les situations extrêmes d'internement, de tel ou tel delirium tremens ou de tel schizophrène en état d'agitation aiguë. Pinel lui-même s'en servait à Bicêtre pour prévenir les crises d'agitation de ses maniaques ; il y avait même la camisole de « retenue » et celle de « contention », et celle-ci, plus on s'agite, plus elle se resserre.

Le problème posé n'est donc pas celui de la conduite de la société civile face au déviant, en période de crise d'excitation, hier ou aujourd'hui. C'est d'une réaction d'autorité qu'il s'agit en fonction du contexte : que le malade mental soit attaché, maintenu ou rendu calme et silencieux par un traitement qui l'endorme, ou qu'un citoyen soit enlevé de force pour que se taisent ses hurlements car il est considéré comme politiquement dangereux, parce qu'il pense autrement ; (voir l'utilisation de l'hôpital psychiatrique et des neuroleptiques décrite par Boukowsky dans *Une nouvelle maladie mentale en U.R.S.S. : l'opposition*).

De nos jours le problème posé est donc celui du rapport de l'homme moderne à sa propre condition de sujet non-homogène, dans un éclatement de ses responsabilités éco-systémique, vis-à-vis de lui-même et de sa propre déraison dont il est loin d'être conscient ; ceci est valable vis-à-vis de ses enfants et de ses déviants vis-à-vis des cultures hétérogènes à la sienne. Vis-à-vis des émigrés c'est de domination qu'il s'agit, donc de la projection sur l'autre de ce qui est intolérable, vers une destruction ou une humiliation d'autrui dès qu'il incarne les pulsions de mort... dès qu'il pense autrement ; (le dressage des enfants, le sadisme éducatif, la guerre, la torture, le racisme sont déjà là).

I. Montesquieu-Foucault même combat

Pinel était un homme du Sud-Ouest de la France, né le 20 avril 1745 d'une famille médicale, à Jonquières près de Castres, dans le Tarn ; il mourra en 1826.

Les villes de Toulouse et de Montpellier vont le voir faire d'abord des études en milieu religieux puis des études médicales. Il est d'abord séminariste, puis chez les Pénitents bleus, peu de temps avant la célèbre exécution à Toulouse de Jean Calas qui a subi le supplice de la roue (Voltaire fera réhabiliter sa mémoire).

Les lettres de Pinel de 89 à 92 sont enthousiastes pour le mouvement Révolutionnaire, et dès 93 il est nommé à Bicêtre, puis à partir de 95 il restera médecin-chef à la Salpêtrière, où il habitera jusqu'à sa mort, sans autre domicile en ville, ce qui est un cas unique à ce moment-là, parmi les grands médecins parisiens. Il ira souvent dans sa maison de campagne à Torfou près d'Étampes, avec sa femme et ses enfants.

Il écrit lui-même : « Ce fût l'an III de la République que je fis abolir l'usage des chaînes aux loges de Bicêtre (1). »

Mais l'important n'est peut-être pas l'image de héros libérant les aliénés d'un geste magique, devenu une allégorie de notre profession, que le courage qu'il lui a fallu pour obtenir l'autorisation de faire ce geste-ci à ce moment-là.

En faisant de la surenchère intellectuelle Élisabeth Roudinesco dans son beau livre sur Théroigne de Méricourt évoque la figure de Pinel comme « Pinel-Saint-Michel, délivrant les aliénés ou délivrant la France du dragon Jacobin » ? (6).

Question de rhétorique.

En effet l'époque était à la guerre civile, à la révolte des campagnes, aux têtes coupées brandies au bout des piques.

Bien au contraire, les opinions de Pinel sont très claires et ne sont pas politiquement déterminées : « Les aliénés, loin d'être des coupables qu'il faut punir, sont des malades dont l'état pénible mérite tous les égards dus à l'humanité souffrante (1). »

Voilà qui est sans ambiguïté et qui motive aujourd'hui notre position.

Nous ne pouvons plus aujourd'hui, comme en 1968, suivre les philosophes très parisiens (Foucault et Deleuze par exemple) qui voulaient en simplifiant à l'extrême ce qu'il en est de la folie, ou en rendant infiniment confus le rapport au savoir comme au politique, nous entraîner dans les arcanes de leur idéologie à l'emporte-pièce... « Oublier Foucault », a écrit Baudrillard, parlant de lui comme du « dernier dinosaure de l'époque classique »...

Il n'est plus possible aujourd'hui de lire chez Deleuze, par exemple, croyant dire le dernier mot sur Lewis Carroll, qu'il y serait question du « schizophrène et de la petite fille » ! C'est un contre-sens immédiat à qui connaît un peu le voyeurisme génial du célèbre clergyman Anglais dans son rapport au regard dévorant des petites filles qu'il prenait sous sa protection provocante et fascinée... En aucun cas un schizo, même quand il emportait son propre vin chez des amis de peur d'être empoisonné, quand il voulait bien sortir de chez lui (ne pas confondre par dandysme littéraire, schizophrénie et paranoïa...).

Toutes les folies ne sont donc pas bonnes à mettre dans le même panier, à l'instar de toutes les têtes qui pouvaient y rou-

ler quand la Terreur était « à l'ordre du jour » en septembre 1793, à Paris (il y a juste 200 ans).

La tête du conventionnel Couthon, Président de la Commune en conflit avec le Comité de Salut Public a été tranchée un an plus tard, au moment de la réaction thermidorienne, (en 1794), avec celle de Robespierre, l'« incorruptible », de Saint-Just et de ses amis, après la répression dictatoriale dont ils étaient les organisateurs. C'est bien eux qui avaient associé dans le sang tous ceux qui n'étaient pas des « bons sans-culottes », suivant le principe très utilisé depuis comme amalgame. (Camille Desmoulins et sa jeune femme, Chénier le poète, Lavoisier le physicien, Mme Roland et tant d'autres Girondins : « Liberté que de crimes en commet en ton nom ».)

La République a donc connu à cette époque-là une redoutable folie purificatrice, véritable attitude extrémiste au pire sens du mot, fanatique et persécutrice ; précisément Couthon le conventionnel tant redouté, paralytique porté par ses gardes du corps, disait à Pinel lors de sa visite aux fous de la Salpêtrière, jouant lui aussi de l'amalgame entre les violences :

« Ah ça, citoyen est-ce que tu es fou toi-même de vouloir déchaîner de pareils animaux ? » Quel euphémisme... !

Peu importe que cette visite soit contestée par certains historiens, l'effet est saisissant... on connaît en effet depuis lors quantité de moments historiques où la violence meurtrière religieuse, intégriste par exemple, raciale ou sectaire ou supposée révolutionnaire, a transformé et transforme encore aujourd'hui les hommes en bourreaux pour leurs objets de haine, dans une attitude bien plus sadique que celle d'aucun animal.

C'est bien l'homme exclusivement qui est un loup pour lui-même : ... « Français encore un effort si vous voulez être Républicain (9) »... écrivait le Marquis de Sade dans une de ses provocations... Il était alors à la Section de Piques comme un pseudo-Jacobin, entre deux internements-arrestations après ses publications sulfureuses de Justine (Philippe Pinel aussi était de cette Section des Piques... Se sont-ils rencontrés ?) Plus tard Sade était à Charenton, hospice payant pour patients fortunés. Toujours est-il que Philippe Pinel, après avoir assisté en armes à l'exécution de Louis XVI, écrit à son frère qu'il est bouleversé par cette violence-là : il parle de « consternation face à ces événements atroces ». En 94 lui-même échappe de justesse à un assassinat ; il est sauvé grâce à un de ses anciens patients.

Quand on lit Michel Foucault, dans son *Histoire de la folie à l'âge classique* (dans son chapitre : Naissance de l'asile), on est également saisi par un raisonnement systématique (quelquefois aussi spécieux que celui de Sade) ; par exemple (2) :

« Jadis la déraison était mise hors jugement pour être livrée dans l'arbitraire aux pouvoirs de la raison. Maintenant, elle est jugée : et non pas en une seule fois, à l'entrée de l'asile, de manière à être reconnue, classée et innocentée pour toujours ; elle est prise au contraire dans un jugement perpétuel, qui ne cesse de la poursuivre et d'appliquer ses sanctions, de proclamer des fautes, et d'exiger des amendes honorables, d'exclure enfin ceux dont les fautes risquent de compromettre pour longtemps le bon ordre social. »

Cette notion de « jugement perpétuel » de « faute » et « d'amende honorable » qu'il faudrait « exiger » du malade, apparaît comme l'expression typique d'un mode de pensée dogmatique, qui méconnaît profondément ou qui feint plutôt de reconnaître pour mieux le stigmatiser l'asile d'aliénés tel que le concevait Pinel et son époque, comme si celui-ci était un décalque des attitudes répressives les plus totalitaires, d'hier ou d'aujourd'hui.

Cette feinte et cet amalgame chez Foucault se retrouvent tout au long de son texte de 1961 (intitulé aussi *Folie et Dérison*) où il met en place sur un mode systématisé des équations simplificatrices telle que celle-ci : « De l'homme à l'homme vrai le chemin passe par l'homme fou ».

Qu'est-ce que cet homme-vrai chez lequel Foucault semble confondre le processus de rupture avec un certain équilibre préexistant, la crise de folie elle-même, et le procès que lui ferait un jugement médical assimilé à un jugement de Dieu, sous couvert de « bon ordre social », identique ici à « un ordre moral », à un jugement dernier ?

Qu'est-ce que cet homme fou si ce n'est une catégorie philosophique tout à fait spéculative et en-dehors de toute reconnaissance du processus délirant, qui n'a plus rien à voir avec cette première nosographie moderne de la psychiatrie, que précisément Pinel est en train de faire émerger ?

C'est un déplacement du rejet de la folie par une tripartition entre l'Homme, l'Homme Fou, l'Homme Vrai.

Pour Couthon c'était plus radical, c'est Pinel qui est fou, et les fous sont des animaux !

Je poursuis la citation de Foucault (2) :

« La folie n'a échappé à l'arbitraire que pour entrer dans une sorte de procès indéfini pour lequel l'asile fournit à la fois policiers, instructeurs, juges et bourreaux ; un procès où toute faute de la vie, par une vertu propre à l'existence asilaire, devient crime social, surveillé, condamné et châtié ;

... le fou « délivré » par Pinel et, après lui, le fou de l'internement moderne, sont des personnages en procès. »

On voit bien la dérive de sa pensée quand maintenant il est question de « toute faute de la vie »... et qu'il est question non plus d'une personne aliénée, hier ou aujourd'hui, mais bien d'un personnage !

Pour Foucault, il s'agit d'un système de représentation, de mise en scène d'un fou univoque, « paradigme... perdu » de toute aliénation possible, délivré entre guillemets, il s'agit d'un personnage en procès, d'une dramaturgie de personnages comme chez Kafka...

Quant au psychiatre il s'agit d'une figure archétypique du pouvoir absolu, joué sur la scène du grand renfermement des passions et de la pensée elle-même ; le médecin, chez Foucault, est un thaumaturge tout-puissant qui propose de maîtriser l'aliénation, par un pouvoir magique de sa parole.

C'est ainsi que Foucault assume le passage acrobatique entre Pinel et Freud par un raccourci saisissant : « Le médecin en tant que figure aliénante reste la clef de la psychanalyse. » Et il reconnaît à Freud : « d'avoir créé la situation analytique où par un court-circuit génial l'aliénation devient désaliénante parce que dans le médecin elle devient sujet (2) »...

Au-delà de ces simplifications qui sont dans la logique même de l'univers philosophique de Foucault, il suffit d'ouvrir le *Traité médico-philosophique sur l'aliénation mentale ou la manie*, par Philippe Pinel (professeur de l'École de médecine de Paris, médecin en chef de l'Hospice National des femmes, ci-devant la Salpêtrière, et membre de plusieurs sociétés savantes), édité en l'an IX de la République, pour saisir à quel point il ne s'agit pas du tout du même être humain.

Pour Pinel, il s'agit d'inaugurer la recherche nosographique, par l'observation empirique qui a fait ses preuves depuis Hippocrate ; il s'agit d'éviter les « divagations de l'idéologisme », d'étudier comment : « les passions humaines ont le pouvoir d'exiter (*sic*) l'aliénation de l'esprit (1) ».

C'est pourquoi « le traitement moral », tel que Pinel le met en place et non pas en scène, comme le dit Foucault, ne veut pas dire traitement moraliste mais attitude éthique. (Même quand il s'agit d'une mise en forme quasi-psychodramatique des convictions délirantes du sujet, déjà pour Pinel le malade devient sujet de sa psychose.) On peut lire aussi, par exemple, qu'il y est question de dialogue et d'attitude philanthropique mais aussi d'une description des effets bénéfiques de la surprise : « Ebranler fortement

l'imagination d'un aliéné dans certains cas », ou « intimider l'aliéné, mais ne point se permettre aucun acte de violence » (1).

Il ne s'agit donc pas de torture ni de maltraitance ni de « procès indéfini » du malade, (bientôt ou inventera l'électrochoc...), il s'agit de l'aider.

Dans le livre de Pinel il y est question aussi d'une classification des syndromes mélancoliques et maniaques, suivant leurs évolutions, comme aussi d'une observation sur les débilités endémiques, c'est-à-dire les troubles du cours de la pensée par arriération mentale (les myxœdèmes), et des différentes formes de démences, fébriles ou non, (qualifiée plus tard de délire aigu ou de démence précoce, aujourd'hui schizophrénie). C'est une classification élémentaire d'un regard psychiatrique, mais indispensable ; la méthode expérimentale de Claude Bernard est proche.

Il y est question encore : « de la nécessité d'ouvrir des asyles (*sic*) publics aux aliénés », c'est-à-dire d'en faire un service public ; c'est toujours actuel, et c'est la fonction soignante de l'institution, qui est désignée en France pour la première fois, (à la suite des travaux de Tuke en Angleterre et des expériences personnelles de Pinel dans la Maison Belhomme, clinique privée à but lucratif où il a travaillé quelque temps).

Chez Pinel il est question surtout de passions humaines, c'est-à-dire de l'amour, du deuil, de la haine, de la vengeance, de l'orgueil, de la jalousie, en un mot des affects, et c'est là l'ouverture de la pensée aux perceptions contemporaines du psychisme, figures mêmes du désir :

« Sur 113 aliénés sur lesquels j'ai pu observer des informations exactes, 34 avaient été réduits à cet état par des chagrins domestiques, 24 par des obstacles mis à un mariage fortement désiré, 20 par les événements de la Révolution, 35 par un zèle fanatique ou les erreurs de l'autre vie » (il parle de l'Ancien Régime) (1).

Enfin l'incompréhension même des philosophes est signalée par Pinel dans cette phrase prémonitoire quand il parle de Montesquieu (on pourrait l'entendre pour Foucault) (1).

« Tous les livres de médecine méritent-ils la censure sévère des philosophes ? »

« Faut-il confondre les résultats vrais de l'observation avec les écarts d'une doctrine qui tient aux préjugés, à l'esprit d'hypothèse, au règne du pédantisme et de l'ignorance, à l'autorité des noms célèbres ? »

Voilà Pinel, le « bienfaiteur des aliénés » qui n'est pas tendre pour les pédanteries à la mode des doctrinaires, les préjugés de l'esprit d'hypothèse en-dehors du champ de l'observation. En l'occurrence Montesquieu-Foucault même combat...

Un brevet de capitaine ?

Si l'on veut lire les déductions de Pinel là où elles sont révolutionnaires par rapport à l'ambiance puritaine de la pensée, qu'elles datent de l'Antiquité, de l'époque des Lumières, de l'Empire ou par anticipation du temps de Freud ou du nôtre, on s'aperçoit de leur qualité clinique, « les résultats vrais de l'observation ».

Voici quelques descriptions de Pinel : « Est-on consulté pour une femme sujette à des affections spasmodiques, c'est presque toujours quelque passion qu'on couvre du voile du mystère. »

Ou encore celle-ci : « Un homme en place tombe dans la disgrâce, et peu après dans une mélancolie plus ou moins profonde ; c'est ce qu'un médecin a ingénieusement appelé une ambition rentrée. »

Et plus loin :

« Ce n'étoit point des bains et des douches, c'étoit un brevet de capitaine qu'il falloit donner au miliaire monté le premier à l'assaut de la Bastille, et renfermé ensuite comme aliéné à Bicêtre. »

Un exemple encore qui montre la qualité de ses descriptions cliniques, quand Pinel relate des syndromes mélancoliques lorsqu'il est question de ce qu'Esquirol appellera « les folies raisonnantes », ou que l'on retrouve dans les possessions démoniaques susceptibles de pratiques d'exorcisme, (comme par exemple pendant les cérémonies du Saint-Suaire à Besançon, sous l'Ancien Régime, dont Pinel parle aussi, en reconnaissant « l'habileté des prêtres de tous les temps et de tous lieux », à qui il rend hommage, en passant), comme nous pouvons aujourd'hui reconnaître aux chamans une pertinence dans leur approche thérapeutique, eux qui souvent sont à la fois fous et psychiatres traditionnels, dans des sociétés sans chaînes.

Ou bien encore il évoque des cas cliniques tels ceux que Lacan développera dans sa thèse sous le nom de « paranoïa curable d'auto-punition ».

Exemple (1) :

« Un horloger s'arme un jour d'un pistolet, s'enfonce dans un petit bois ; mais il dirige mal le coup

et parvient seulement à se fracasser la joue ; il s'excite une hémorragie très violente, pendant laquelle il est reconnu par un berger et transporté dans sa propre maison pour y être soigné ; la guérison de la blessure fut opérée lentement ; mais un changement d'une autre nature eut lieu dans ses dispositions morales soit la commotion produite par l'événement, soit la quantité de sang énorme qui s'écoula, soit toute autre cause inconnue, il n'est plus resté depuis aucune trace de l'ancien désir de se donner la mort. »

On voit encore Pinel face à ceux qui sont internés à Bicêtre pour raisons politiques, ne pas se dépêcher de les faire sortir et préférer attendre que les épurations de la Terreur soient passées pour libérer ces suspects plus en danger dehors que dedans. Le mot d'asile ne perd rien de son double sens. Pour plusieurs prêtres et pour son ami Condorcet :

« Au moment où il (Pinel) prend son service à Bicêtre, au début de l'an II, Condorcet vient d'être condamné à mort par coutumace, et Pinel a trouvé un asile au proscrit. Il sait pourquoi Condorcet vient d'être frappé, quels hommes veulent sa tête, et plusieurs de ces hommes sont à la Commune. Si l'aide apportée par lui au condamné est connue, Pinel montera sur l'échafaud » (2).

Et ici par cette attitude de protection du persécuté, Pinel fait un acte politique, par sa solidarité il fait corps avec l'opprimé, suivant une tradition protestante chère à sa famille, aux moments les plus dangereux de la Terreur.

En ce qui concerne sa réflexion sur le plus puissant des remèdes qu'il propose après expérience, son traitement moral, celui-ci est constitué de ce qui est toujours vérifiable aujourd'hui : « *La dépendance étroite d'un homme, qui par ses qualités physiques et morales, soit propre à exercer sur lui (l'aliéné) un empire irrésistible, et à changer la chaîne vicieuse de ses idées.* »

A quelques nuances de vocabulaire près, nous sommes devant la description des transferts du névrosé et du psychotique (la dépendance étroite) avec toute la rigueur du cadre de l'analyse (l'empire irrésistible).

Certes des débordements sont toujours possibles quand le transfert-contre transfert s'emballe, dans le but de faire évoluer cet enchaînement des idées délirantes du patient, en psychiatrie

comme en psychanalyse, mais cette notion de « l'influence bénéfique » est posée là par l'expérience.

Nous savons aujourd'hui que cette dépendance-là est nécessaire sinon suffisante comme tissu de base à la relation d'efficacité du transfert, qu'il s'agisse d'injonction hypnotique directe ou d'injonctions paradoxales si utiles à une modification des équilibres pathogènes : c'est là l'importance théorique du Double-Bind, et de la façon de s'en servir...

« L'autre scène » décrite par Freud pour parler du rêve, par exemple, et de l'inconscient en général, est aussi une chaîne de la relation à l'autre, qu'elle soit amoureuse ou haineuse, chaîne de l'imprégnation ou de l'attachement archaïque de l'enfant à l'objet maternel, chaîne des pulsions et des désirs inconscients, autre chaîne qui nous aliène tous, qui construit notre dépendance infantile et toute l'originalité de notre aventure humaine... Nous saurons nous en déprendre ou non suivant la dialectique qui fait jouer les permutations entre : incorporation-identification-introjection.

C'est cette autre chaîne que la psychanalyse met en action par une régression transitoire du mode de pensée, mais qui n'est pas « dans » le médecin, comme le suggère Foucault quand il évoque la soi-disant figure aliénante du médecin (il joue sur plusieurs sens du concept d'aliénation qui lui fait soutenir n'importe quoi) il s'agit d'un dialogue, d'une « construction » (le mot est de Freud en 1936) entre les deux protagonistes de la cure, et ce, jusqu'à la fin du traitement ; le travail psychothérapique avec les psychotiques si différents les uns des autres est beaucoup plus complexe encore, et nécessite d'autres coordonnées de pensée :

L'homéostasie du milieu de vie de l'enfant, les paradoxes de la communication, et quelquefois un maniement des « étiologies traditionnelles », comme le développe l'ethnopsychanalyse.

Pour penser une psychopathologie générale, il faut une approche pluriculturelle, c'est l'ethnopsychiatrie qui nous donnera ces instruments, pour que soit respecté le contexte. Un bouleversement trop intrusif pour tout changer, exacerbe les résistances : « Que vivan las cadenas... » (vivent les chaînes) était le cri de la résistance populaire en Espagne pendant la guerre contre Napoléon, le libérateur supposé.

Donc encore une fois pas toutes les folies dans le même sac !

III. Éros libéré et le droit à la folie

Aujourd'hui si l'on veut bien considérer la spécificité du travail avec la psychose *in statu nascendi*, à l'état naissant, au moment fécond de la première crise qui conduit l'adolescent à notre consultation, en privé ou à l'hôpital, il s'agit de se méfier d'abord

des idéologies classificatrices, structuralistes ou autres, pour donner une place de choix à ce fameux dialogue si perturbé, quand tel psychotique cherche surtout à ne pas communiquer.

Quelqu'un comme mon collègue Grivois de l'Hôtel-Dieu parle de « maintenir le patient dans une polarisation centrale de son système délirant, en pratiquant des entretiens pluriquotidiens, dans le cadre de véritables urgences » ; il poursuit, pour éviter la fascination par le discours délirant : « tenir compte de la polarisation centrale dans la relation avec le patient permet de le rejoindre, lui, et cela permet de s'y loger en quelque sorte à ses côtés ».

Voilà une formule de 93 (mille neuf cent quatre-vingt-treize) qui est en prise directe avec les tentatives de Pinel, et ses successeurs classiques jusqu'aux élaborations de l'antipsychiatrie, c'est-à-dire de toutes ces équipes pluridisciplinaires, à l'intérieur de l'asile ou ensuite en-dehors de l'hôpital. (Il y a eu Francesco Basaglia, qui décrit en Italie une « maladie de l'institution » psychiatrique, et les réseaux d'alternative, à la française.)

Voilà comment se départir de la fascination que le délirant peut exercer sur celui qui l'écoute, philosophe ou analyste, admirateur exclusif de la syntaxe, du désir ou de la jouissance de l'autre (fascination-perversion-aliénation) de l'observateur lui-même ; comme si un éloge moderne de la folie par un Foucault-Érasme était encore utile...

Il est plus urgent de « se loger » à côté du malade mental en crise sans être lié à lui par un contrat pervers de soumission c'est-à-dire d'admiration, de fusion avec son discours délirant. (Ce qui sera plus difficile dès qu'une chronicité s'installe, mais faut-il encore rester à ses côtés pour d'abord « le rejoindre » ? Faut-il envisager une « rééducation morale » de son aliénation, comme cela a été proposé ? Le mot de rééducation comme celui de purification est bien inquiétant.

La sculpture en bronze représentant Pinel, « bienfaiteur des aliénés » qui orne l'entrée de la Salpêtrière, lui fait poser la main paternellement sur la tête d'une jeune fille au regard vide ; il ne s'agit vraiment pas de l'illustre Théroigne dite de Méricourt, « l'Amazone de la Liberté » qui allait sombrer dans une stupeur mélancolique, dite « délire lypémaniaque » après avoir été une des premières héroïnes de la Révolution. (Lypé-maniaque : venant de folie : manie, et de tristesse : lypé), comme la décrira Esquirol...

Voilà aussi une illustre figure de cette période explosive qu'il faut évoquer rapidement en contrepoint de Pinel :

Mlle Théroigne, Anne-Josèphe, n'a pas pu soutenir les transformations de l'idéologie Jacobine qui devait tout culbuter sur son passage : toujours aussi passionnée, portant l'épée au côté, mais moins sanguinaire que l'ambiance extrémiste du moment, elle s'est

fait fouetter en place publique et humilier par d'autres femmes, car fidèle aux Girondins ; elle est sauvée de justesse par Marat (« l'ami du peuple », qui passait par là).

Mais la Révolution elle-même était devenue folle et sans limites, comme l'écrit Roudinesco, pour Théroigne, « la Révolution ne fonctionne plus comme garantie d'une référence ou d'une loi symbolique » (6).

Dans sa passion Théroigne, la belle Liégeoise, avait été une des premières à comprendre l'importance des Clubs de femmes pour faire face aux dangers de la guerre (club des amis de la loi). Esquirol ne l'évoque que comme « une célèbre courtisane ». Mais en fait elle défendit l'idée très neuve de la participation des femmes à la lutte armée, voulant créer des bataillons de femmes pour lutter contre les royalistes et la coalition ennemie. Elle reste identifiée à la révolution idéale, avec des réflexes patriotiques de l'an II, « une sans-culotte prolétarienne », habillée en homme, pour mieux jouer un rôle de premier plan. C'est ainsi qu'elle a été enlevée et incarcérée en Autriche puis relâchée, et participe à de nombreux événements violents ; elle invective un journaliste royaliste, prête main-forte à son exécution, mais aussi se dépouille en public de ses bijoux dans le but sacrificiel de bâtir le seul vrai temple, « le temple de la Liberté »...

Elle s'inscrit dans la ligne de la « Déclaration des droits de la femme et de la citoyenne », proposée par Olympe de Gouge qui anticipe sur le suffrage universel, la liberté d'opinion et la liberté sexuelle, proposant de remplacer le mariage par le contrat social... mais c'est trop prématuré.

Elle écrit : « Pour élever l'âme des femmes, les joindre à tous les exercices des hommes, sans jamais les soustraire pour autant aux rigueurs qui pourraient en découler. Égalité des droits, des obligations, des châtiments aussi... »

On peut apprécier son enthousiasme de féministe quand Théroigne proclamait à la tribune de la Constituante (6) :

« Je propose qu'il soit nommé dans chaque section, six citoyennes les plus vertueuses et les plus graves par leur âge pour concilier et réunir les citoyens, leur rappeler les dangers de la patrie, elles porteront une grande écharpe où il sera écrit Amitié et Fraternité... Ces citoyennes pourraient être changées tous les six mois, celles qui montreraient le plus de vertu, de fermeté, de patriotisme dans le glorieux ministère de faire respecter la liberté des opinions pourraient être réélues pendant l'espace d'une année. Leur récompense serait d'avoir une place marquée dans nos fêtes nationales et de surveiller les maisons d'éducation consacrées à notre sexe. »

Le rêve de tout ce qu'elle n'avait pas connu : le respect de la liberté d'opinion, la fraternité, une reconnaissance civique à l'égal des hommes... La protection de l'enfance des filles... Toutes ces idées généreuses, réservant aux femmes une large partie aux hypothétiques services sociaux, étaient trop précoces dans l'état de crise où se trouvait le pays, trop naïves, avec cette grande écharpe pour remplacer l'épée.

Cette Olympe (femme de lettres et écrivain, revendiquant très haut sa bâtardise d'une origine supposée illustre), fut vite considérée comme « une démocrate outrée », incarcérée et guillotinée. (D'autant plus qu'elle se proposait pour être l'avocate de Louis Capet, elle partira dans la même charette que Malesherbes, l'avocat du roi...) (5).

Théroigne aura beau écrire de sa prison au citoyen Saint-Just, la réconciliation entre Girondins et Montagnards ne se fera pas. La citoyenne Théroigne ne sera pas guillotinée comme Olympe de Gouges (ou comme Marie de Corday-Charlotte après l'assassinat de Marat), mais elle sera arrêtée après dénonciation comme suspecte en juillet 1794, et signalée en même temps comme folle par son propre frère pour essayer de lui éviter le pire... Mais Saint-Just n'a pas le temps d'ouvrir sa lettre, il est décapité avant... c'est Thermidor.

La persécution délirante s'installe vite chez Théroigne, sans issue jusqu'à la psychose asilaire : agitée, menaçant tout le monde, accusant tous ceux qui l'approchent d'être des modérés, des royalistes, puis mutique et hallucinée, ne buvant que l'eau à même le sol... toute nue même pendant les rigueurs de l'hiver, de nombreuses années jusqu'à sa mort. C'est Esquirol qui fera dessiner son portrait et qui rédigera l'histoire de sa détérioration, mais il ne cherchera pas à la soigner par une mise en scène de son délire, comme peut-être l'aurait fait Pinel. (Ce portrait de profil sera dessiné par un certain Gabriel, dessinateur des têtes célèbres au moment où elles viennent d'être tranchées par la guillotine, gravé ensuite par un Tardieu, futur médecin légiste.)

Ce visage tragique du désespoir, exprimant si bien la violence furieuse d'être entravée, ne se retrouve que dans le grand tableau de Fleury : ne serait-ce pas en effet Théroigne humiliée cette femme révoltée, révoltée mais à genoux comme la Révolution elle-même, le regard farouche, le bonnet phrygien encore sur la tête, et que personne ne détache ?

A l'inverse de cette fresque, la sculpture de Pinel, par Ludovic Durand ne donne à voir de la folie qu'une image éthérée, idéalisée, épurée... C'est un mythe complémentaire du geste magique de Pinel orchestré par son fils Scipion Pinel ; c'est une nouvelle vision des choses pour longtemps, sous le Premier Empire, la

monarchie revenue au pouvoir, le Second Empire : la statue est inaugurée en 1885, le 13 juillet, à la veille de la Fête Nationale, sous la III^e République.

Pour Scipion : « L'abolition des chaînes est présentée comme anti-révolutionnaire dans la mesure où la Révolution est elle-même réduite à une vaste entreprise de terreur » (E.R.).

Le sculpteur participe, à sa façon, à la fabrication du mythe de la folie, par la fascination qu'elle inspire à chacun et dont il se protège au point de lui donner ce visage à l'expression angélique, par un esthétisme confus, redoublé sur les femmes allégoriques qui décorent le socle (on dirait la Raison, la Justice, la Liberté).

Et là le geste auguste de Pinel suffit à son entreprise de charité vis-à-vis des pauvres d'esprit : d'une main il tient un rouleau d'écriture, de l'autre la chaîne sectionnée ; à ses pieds la tenaille et le marteau...

En fait à Bicêtre comme à la Salpêtrière, par son acharnement, il a surtout œuvré à éviter la famine.

Les fresques murales qui retracent la même scène inaugurale sont plus riches et moins « conventionnelles » que cette statue : le tableau de Muller, avec Pussin et une évocation d'Esquirol à Bicêtre, libérant des fers un brave vieillard, et celui de Fleury, lui aussi grandeur nature, mais beaucoup plus vivant, avec les femmes folles et dénudées, furieuses ou catatoniques, dans les salles de la ci-devant Salpêtrière.

Il faudra attendre les iconographies de Charcot, peu de temps après l'explosion de l'autre Commune de Paris (celle de 1871), pour fixer, encore à la Salpêtrière, les images photographiques des grandes exaltations hystériques, attitudes passionnelles et tragiques, dont nous connaissons les opisthotonos, quand les traumatismes sexuels sont enfin susceptibles de devenir un objet d'observation pour le regard médical devenu scientifique. Les médecins légistes, Tardieu à Paris, Bernard à Lyon sont en train de modifier l'objet même de l'observation médicale ; Babinski délimite le champ des troubles neurologiques organiques et fonctionnels, Freud est présent à Paris (1886), après avoir déjà écrit « Über Coca » en 1885, admirateur du grand Jean Martin Charcot, dont il choisira le prénom Jean Martin pour l'aîné de ses fils. (Il traduit les conférences de Charcot dès son retour à Vienne et publie *Études sur l'hystérie* en 1895.) Mais Charcot, au-delà du pittoresque de ses démonstrations d'hypnotisme, était plutôt un homme du regard et de l'hypnose, inventeur aussi d'appareils de compression ovarienne, pour soigner l'hystérie. Ce n'était pas comme Pinel un homme de l'écoute.

Avant d'en arriver là, entre les deux révolutions suivantes

de 1830 (Les Trois Glorieuses) et de 1848, il y a eu la loi du 30 juin 1838 qui, en France, est venue codifier les modes d'internement, non plus à l'asile mais à l'hôpital psychiatrique.

C'est une loi dont l'utilité n'est plus à démontrer pour la protection des personnes et des biens, permettant l'internement dit « volontaire » même si le terme est un euphémisme pour désigner une hospitalisation d'un individu qui est devenu « dangereux pour lui-même et pour la société » et qui n'a aucune envie de se soigner.

Il y a toujours eu des internements qui ont pu être dits « abusifs » ; Camille Claudel, entre autres, est restée internée jusqu'à sa mort sans plus jamais faire de sculpture, et combien d'autres moins célèbres... C'est dire que le geste allégorique et libérateur de Pinel demande sans cesse à être recommencé.

Il y a eu un précédent en Espagne au XV^e siècle, en 1409 précisément, le geste du padre Jofre, à Valence, pour y fonder la Maison des fous (un premier sociothérapeute, a-t-on dit ?)

Il faudra souvent que ce geste-là soit repris et amplifié, en France et ailleurs.

Les famines se sont reproduites pendant la dernière guerre, exterminant un grand nombre de malades mentaux, là encore il fallait des initiatives courageuses.

C'est à la Libération, en France, que se sont concrétisées les idées d'ouverture des services de psychiatrie, sous la forme de ce qui s'est appelé « service libre » (la deuxième révolution psychiatrique).

Ces structures ont été mises en œuvre par le mouvement qui deviendra psychiatrie institutionnelle, à la suite de l'introduction du psychodrame de Moreno, et le développement de la pensée psychanalytique.

Soutenue par un même rêve utopique, une nécessaire illusion a encore été active : l'abolition de l'asile, comme on avait aboli l'esclavage et la Royauté... mais il en est sorti toute une réévaluation de nouvelles structures de soins.

C'est la poursuite du discours du montagnard Barrère (cité par E.R.) chez lequel on voit bien jusqu'où peut aller l'emballage de la spéculation idéaliste : « Toute révolution réussie doit entraîner l'abolition du malheur des hommes et l'éradication de la folie. »

Mais dans la ligne de Pinel, sans prétendre à une éradication du malheur ou de la folie, l'histoire de la psychiatrie en France retiendra les noms des initiateurs de ce renouveau, après la grande misère vécue pendant la guerre : Paul Sivadon, expert à l'O.M.S., créateur du premier Centre de traitement et de réadaptation sociale (C.T.R.S.) à l'hôpital de Ville-Evrard, fondateur du premier hôpital de jour à Paris en 1948, et de l'hôpital de La Verrière, (actuel-

lement dirigé par Jean Garrabé, que je remercie pour son intervention à la journée de Paris pour son évocation de Philippe Pinel, cette année, et pour son texte de 1988 aux Journées de Castres) ; Daumezon, médecin-chef à Sainte-Anne, avec lequel j'ai travaillé en 68, Tosquelles un ancien de la guerre d'Espagne, médecin à Saint-Alban (où l'on voit que la tradition de lutte protestante est bien représentée : Pinel est originaire du pays cathare en Albigeois, et sa mère était d'origine protestante, Sivadon et Daumezon étaient de tradition parpaillote, et Tosquelles un anarchiste, militant actif de la République espagnole).

Mais le problème est toujours posé face au monde extérieur qui n'est plus reconnu, pendant le temps de la crise délirante (bouffée schizophrénique ou état mélancolique anxieux). Un psychanalyste comme Ferenczi, admirateur et ami de Freud et son correspondant privilégié pendant 25 ans (de 1908 à 1933), écrivait (4) : « *Il faut abandonner la défense contre les objets source de déplaisir et de dénégation... transformer en impulsions internes les excitations qui proviennent de ces objets en les incorporant au Moi. La force qui réalise ce changement c'est Éros libéré par la désinhibition pulsionnelle.* »

On comprend bien par là que la dialectique à saisir est celle qui va permettre une introjection fiable de ces fameux objets extérieurs si précieux pour l'enfant. Ferenczi expliquera tout au long de son œuvre comment il entend l'introjection c'est-à-dire ni incorporation ni identification à l'agresseur, mais comme un élargissement du Moi.

Théroigne, dans sa recherche enthousiaste d'une fraternité imaginaire des citoyens, surveillée par des femmes dominant les hommes par leur vertu et leur fermeté, montre bien qu'elle s'identifiait aussi aux figures d'arbitraire dont elle avait souffert, en cherchant maintenant à créer cette élite du mérite féminin... ces surveillantes d'honneur, fondée aussi à s'occuper de l'éducation des filles... Chez Théroigne les introjections ratées ont pu lui permettre de se battre contre les injustices mais au prix de sa dépression dès que les exigences paranoïaques de la politique Jacobine surpassaient ses propres revendications.

A Paris en 1968, pris dans une tourmente bien plus ludique, nous avons pu croire qu'il y avait « Sous les pavés la plage », et que l'Éros libéré de toutes ses attaches pouvait par une révolution culturelle, nous « faire changer la vie ».

Cette crise de protestation onirique et libertaire, quand était proclamé sur les murs de Paris : « Il est interdit d'interdire », n'a pas donné le « Droit à la folie » tel qu'une affiche l'avait revendiqué pendant les grandes journées historiques de mai 68 ; (cette affiche était le résultat de notre effervescence créatrice à quelques-uns qui avions constitués un Comité d'Action à l'hôpital Saint-

Anne, avec à la réalisation mon ami peintre et musicien Juan Capra, aujourd'hui à Santiago du Chili).

Mais ce droit-là est toujours à conquérir pour la bonne raison que c'est un droit lié au désir inconscient, pour soi mais aussi pour ceux qui viennent se confier à nous, dans une reconnaissance mutuelle du réel de l'autre, ce qui sera à inventer dans cette incertitude subjective qui est le contraire du fanatisme. (Rien à voir avec un « jouir sans entraves », qui sera longtemps encore le drapeau de toutes les perversions.)

Le geste de liberté de l'autre est toujours à refaire, le droit à la folie « ... n'est jamais acquis... à l'homme... ni sa force ni sa faiblesse ni son âme... »

En 68 nous avons réussi à faire légaliser la séparation entre neurologie et psychiatrie... C'est une performance qui dure encore...

Depuis, il y a eu le mouvement de libération de la femme, il y a eu l'abolition de la peine de mort, et de multiples toxicomanies sont apparues (moins intellectuelles et plus stupéfiantes).

Aujourd'hui il y a des mouvements régressifs dans la culture française, et dans la prise en compte par l'État des besoins des hôpitaux psychiatriques, un morcellement de la pensée lacanienne en une quantité de groupuscules qui se font la guerre entre eux (comme toujours après la domination d'un seul sur toute une époque), une démobilisation de la pensée qui impose d'être vigilant car nous avons besoin de tous les réseaux collectifs d'accueil pour qu'il y ait quelque chance à cette réinsertion du malade devenu chronique. Et il ne s'agit pas d'une seule assistance charitable mais de l'accompagnement dont Pinel a rêvé et qu'aujourd'hui nous pouvons réaliser (8).

C'est l'approche du système familial et les thérapies de réseau qui vont permettre au mieux cette alliance avec le système inconscient de la famille, pour obtenir, par un effet de paradoxe, une réévaluation des codes utilisés dans tel ou tel dysfonctionnement : c'est l'éthique contextuelle, telle que l'a développée Nagy avec ces notions de « Loyautés invisibles », et de « Partialité multi-directionnelle (7) »...

C'est indispensable dans la prise en charge des enfants victimes d'abus sexuels ou de maltraitance ; ça l'est aussi quand il s'agit de trouver l'espace d'équilibre où un jeune schizophrène va chercher un univers de substitution pour ne pas être déloyal aux fantasmes de sa mère.

Mais c'est un travail inter-subjectif, en thérapie familiale ; on verra ensuite si une approche de l'intra-subjectif a quelque chance de succès.

Il faut dénouer d'abord cette autre chaîne qui est enchaî-

nement des désirs sur plusieurs générations, quand par exemple, pour sauver l'autre idéalisé, le plus fragile du groupe a choisi une solution sacrificielle, en se coupant les veines, en devenant délinquant ou en délirant, maniaque ou hébéphrène...

Sans nous laisser fasciner par une anarchie qui « pour être réaliste demanderait l'impossible », par une formule politique de notre désespoir, ne mettons pas toutes les têtes dans le même panier.

L'amour de la liberté est aussi une passion dévorante, aux limites de l'amour libre et de la liberté d'aimer... L'incorporation nous guette s'il s'agit d'un amour fou...

Comme le dit un proverbe sanskrit : « L'amour est un crocodile sur le fleuve des désirs. »

D'autre part, à la façon de Machiavel et de l'une de ses injonctions paradoxales : « Si vous ne voulez pas que les autres fassent la Révolution, faites-la vous-même. »

BIBLIOGRAPHIE

1. Œuvre principale de Philippe Pinel : *Traité médico-philosophique sur l'aliénation mentale ou la manie*, Paris, première édition 1801.
2. Sur Pinel, de Michel Foucault : *Histoire de la folie à l'âge classique*, Plon, Paris, 1961.
 - *Les journées de Castres*, Éditions médicales Pierre Fabre, 1988, Toulouse, France, Articles de Gayral, de Koupernick, de Alby.
 - *J. Garrabé*, 1993, Hôpital de La Verrière 787320, France.
3. Freud : *Trois essais sur la théorie de la sexualité*, collection Idées Gallimard.
4. Ferenczi : *Œuvres complètes*, Payot, Paris.
5. Michelet : *Les femmes et la Révolution, 1789-1794*, Collection Archives, Gallimard, Paris.
6. Roudinesco, *Théroigne de Mericourt, une femme mélancolique sous la Révolution*, Seuil, 1989, Paris (E.R.).
7. Nagy et la thérapie contextuelle : « Familles en confiance », in *Le groupe familial*, n° 133, 10/91.
8. Sabourin et collaborateurs : *La violence impensable*, Nathan, Paris, 1991.
9. Sade : *Œuvres complètes*, tome 3, « La philosophie dans le boudoir », au Cercle du livre précieux, Paris.